

L'enfer commence avec elle

Du même auteur

Rendez-vous à Samarra
Éditions de l'Olivier, 2019

JOHN O'HARA

L'enfer commence avec elle

*traduit de l'anglais (États-unis)
par Yves Malartic*

édition révisée par Mathilde Deprez

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru en 1935 chez Harcourt Brace & Company
sous le titre *Butterfield 8*.

La première édition française de cet ouvrage
a paru en 2008 chez Bernard Pascuito éditeur.

© John O'Hara, 1935, 1962
© Éditions de l'Olivier, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 978.2.8236.1503.6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

En ce dimanche matin du mois de mai, celle qui allait mettre New York en émoi se réveilla beaucoup plus tôt que ne l'auraient laissé présager ses occupations de la veille au soir. En moins d'une minute, elle passa du sommeil au réveil complet, et plongea en plein désespoir. Le genre de désespoir qu'elle avait peut-être connu deux mille fois auparavant, à raison de trois cent soixante-cinq matinées par an. En général, il était dû au remords pour ce qu'elle avait fait, et à la certitude de continuer à agir de la sorte. Mais les raisons profondes de ces quelques minutes de terreur et de solitude ne lui apparaissaient pas toujours clairement. Ces derniers temps, elle avait l'impression d'être allée très loin. Suffisamment loin pour admettre que ce qu'elle avait dit ou fait la nuit précédente n'était pas l'unique explication. Sa conduite de la veille, qu'elle rendait volontiers responsable de son accablement présent, était certes déplorable, mais pas toujours si abominable qu'elle dût se réveiller dans un tel état. Elle se rendait compte, quoique vaguement et seulement une fois qu'elle fut habituée à se montrer malhonnête envers elle-même, qu'elle avait pris le pli du désespoir. Elle s'était beaucoup éloignée du sentiment originel parce qu'elle s'était endurcie au point d'ignorer la cause première, fondamentale, de toutes les afflictions qu'elle avait connues dans sa vie.

Or cette cause existait bel et bien.

Mais pendant des années elle s'était refusée à y penser, espérant ainsi l'oublier, s'en éloigner. Si bien que chaque matin au réveil – parfois l'après-midi –, elle se demandait avec angoisse ce qu'elle

avait bien pu faire la veille pour être aussi terrifiée. Elle finissait par se remémorer les faits et, durant une fraction de seconde, un semblant de vérité lui apparaissait. *Oui*, se disait-elle, *je me rappelle*. Elle se souvenait alors d'une action incontestablement mauvaise, et cherchait à l'expliquer de manière plus ou moins acceptable. Puis elle se maudissait et pleurait, et se murmurait des injures. Elle ne s'épargnait rien au cours de ces crises de rage, se murmurant encore et encore des choses que les hommes se disent lorsqu'ils veulent se pousser à tuer. Cet exercice l'épuisait physiquement et la laissait dans un état de fièvre brève – un état qui, malgré tout, échappait à tout le monde. Nul n'aurait pu remarquer chez elle autre chose qu'une attitude d'insolent défi ; elle seule savait qu'il s'agissait là d'un manège. Juste d'un manège.

D'abord, tu te lèves et tu t'habilles. Ce dimanche matin-là, elle fit une chose qu'elle avait l'habitude de faire et qui lui procurait un certain plaisir. Comme le cordon de son pyjama s'était dénoué durant la nuit, elle l'ouvrit et pouffa. Puis elle se demanda : *Où peut-il bien être ?*

Elle sortit du lit, serrant le pyjama trop grand contre son corps, et parcourut l'appartement d'un pas incertain, encore ivre de la veille. Elle ne trouva pas celui qu'elle cherchait. L'appartement était grand. Un piano à queue trônait au milieu d'une pièce spacieuse au mobilier massif. Dans un coin de cette pièce, sur une étagère, étaient posés des agrandissements photographiques représentant des hommes, des femmes, des garçons et des filles, en selle ou debout à côté de leur monture. Sur l'un des clichés, une jeune fille était assise dans une voiture deux places attelée à un cheval ; si l'on regardait attentivement, on apercevait les rênes, sans doute tenues par un valet d'écurie hors-champ. Plusieurs cadres contenaient des rosettes de concours hippiques, ou des rubans remportés à une foire du Connecticut. D'autres images représentaient des yachts ; mais si elle y avait regardé de plus près, elle aurait remarqué qu'il ne s'agissait en réalité que de reproductions du même yacht du Sound Inter-Club. Il y avait une photo d'aviron

montrant un huit barré, et une autre d'un rameur tenant son aviron, qu'elle examina avec soin. Ses cheveux étaient coupés court. Il portait de grosses chaussettes de laine, un polo en coton avec trois boutons au col, orné d'une initiale sur la poitrine, et un short qui plissait au milieu à cause de son slip et de ce qu'il contenait. Elle s'étonna qu'il affichât un portrait pareil dans cette pièce, où ses filles pourraient le voir. *Enfin bon, si personne ne leur dit que c'est leur père, elles ne risquent pas de le reconnaître sur cette photo.*

La salle à manger était presque aussi vaste que le salon. La table lui évoquait des plats de viande nappés d'une sauce épaisse. L'appartement comportait quatre chambres à coucher en plus de celle où avait dormi Gloria. Deux d'entre elles étaient des chambres de jeunes filles, la troisième était celle de la domestique, et la quatrième, celle d'une femme. Gloria s'attarda dans celle-ci.

Elle parcourut les armoires et inventoria les vêtements. Elle contempla le lit impeccablement fait. Elle déboucha les flacons sur la coiffeuse, huma leur parfum, puis elle ouvrit une autre armoire. La première chose qu'elle vit fut un manteau de vison qui accapara toute son attention.

Elle retourna dans la chambre où elle avait dormi. Elle rassembla ses vêtements éparpillés : chaussures, bas, culotte, robe de soirée. *Je ne peux pas sortir ainsi, pensa-t-elle. Je ne peux pas sortir en pleine journée vêtue d'une robe et d'un manteau de soirée.*

Le manteau, en fait une cape, était soigneusement plié sur une chaise. Mais en regardant sa robe de plus près, elle se rappela mieux ce qui s'était passé la veille. La robe était déchirée, fendue du décolleté jusqu'à la ceinture. *Le fils de pute.* Elle jeta le vêtement au fond d'un des placards et retira le pyjama qu'elle portait, qui était d'ailleurs à lui. Elle prit une douche et se sécha lentement avec toutes les serviettes qui lui tombèrent sous la main, qu'elle éparpilla ensuite sur le carrelage. Elle prit sa brosse à dents et la passa sous une eau trop brûlante pour qu'elle pût la toucher, mais suffisamment pour la stériliser. Ça la fit rire. *Je couche avec lui au risque d'attraper n'importe quoi et je stérilise sa brosse à dents.* Elle se brossa les dents

et se fit un bain de bouche, puis se prépara une dose de purgatif qu'elle avala avec plaisir. Elle se sentit mieux et se sentirait bientôt encore mieux. Le désespoir se dissipait. Elle savait quel méfait elle allait commettre et ça ne lui posait plus le moindre problème. C'était à peine si elle pouvait attendre.

Elle enfila sa culotte, ses bas et ses chaussures, se coiffa et se farda très légèrement. Elle ouvrit la porte d'un placard, fouilla les poches d'un smoking et n'y trouva pas ce qu'elle cherchait : des cigarettes, qu'elle dénicha dans un coffret rangé dans le tiroir du haut d'une commode. Elle en alluma une et se rendit dans la cuisine. Là, sur la table, elle avisa une enveloppe qu'elle n'avait pas encore remarquée et sur laquelle était écrit « Gloria » au crayon, en lettres rondes et penchées.

Soulevant le rabat qui, bien que collant, n'adhérait pas, elle retira de l'enveloppe trois billets de vingt dollars et le message suivant :

« Gloria, voici pour ta robe de soirée. Je dois aller à la campagne. Je te téléphonerai mardi ou mercredi. W. »

« Ben voyons », dit Gloria à voix haute.

Elle s'activa un peu. Dans le placard d'une des filles, elle trouva deux chapeaux de feutre noir quasi identiques et en prit un : *Elle s'imaginera qu'elle a emporté l'autre à la campagne et qu'elle l'a perdu.* Elle était consciente d'offrir un spectacle comique, en chaussures, bas, culotte et chapeau. *On va arranger ça.* Dans la chambre de la femme, elle s'empara du manteau de vison et l'enfila. Elle regagna ensuite la chambre de l'homme et mit les soixante dollars dans son petit sac de soirée orné de perles en cristal. Elle était parée.

En sortant de l'appartement, elle s'arrêta dans le vestibule devant un miroir en pied. Elle était amusée : *Si on n'était pas au printemps, cette tenue serait absolument épatante. Mais bon, ce n'est pas mal quand même.*

Elle souriait encore dans l'ascenseur. Le garçon n'était pas beau, mais il était grand et jeune, manifestement d'origine

germanique. Elle songea, toujours avec amusement, à la tête qu'il ferait si elle écartait les pans de son manteau de vison.

« Je vais vous chercher un taxi, mademoiselle ? proposa-t-il, sans se retourner complètement.

– Oui, s'il vous plaît », répondit-elle.

Il serait certainement incapable de la décrire si on le lui demandait. Tout juste se rappellerait-il qu'elle était jolie, ou du moins en donnait l'impression. Il retiendrait surtout qu'elle portait un manteau de vison, or ceux qui l'interrogeraient sauraient déjà qu'elle portait un manteau de vison, puisque ce serait précisément la raison pour laquelle ils l'interrogeraient. La nuit précédente, lorsqu'elle était entrée dans cette maison, ce n'était pas lui mais un vieil homme qui manœuvrait l'ascenseur. Gloria se rappelait qu'il n'avait pas retiré sa casquette. Elle se souvenait de la casquette. Donc ce jeune homme ignorait qu'elle était entrée dans l'appartement en cape de velours pour en ressortir en manteau de vison. Évidemment. Sans doute ignorait-il même de quel appartement elle venait.

Elle le laissa la précéder dans le couloir jusqu'à la grande porte métallique vitrée et le vit héler un taxi. Elle ne lui donna pas de pourboire, pour éviter qu'il se souvînt d'elle. Puis elle grimpa dans le taxi et s'installa au fond dans le coin, hors de son champ de vision.

« Quelle adresse, m'dame ? demanda le chauffeur.

– Washington Square. Je vous arrêterai. »

Gloria était résolue à payer le chauffeur près de Washington Square et à entrer dans un immeuble quelconque où elle demanderait au hasard si Mme Unetelle habitait là. Elle resterait dans le hall assez longtemps pour être sûre que le taxi fût reparti. Puis elle en prendrait un autre pour aller à Horatio Street surprendre Eddie. Sans doute le trouverait-elle en bonne compagnie, en ce dimanche matin. Elle était d'excellente humeur et décida, sitôt débarrassée de son taxi, d'acheter une bouteille de whisky pour la boire avec Eddie et sa petite amie. Au coin de Madison, le

taxi faillit écraser un couple de piétons. L'homme et le chauffeur s'injurèrent.

« Allez-y, dit Gloria, crachez-lui à la gueule ! »

Dans le même quartier, une autre jeune fille, assise à l'extrémité d'une assez longue table de réfectoire, fumait en lisant le journal. De temps en temps, elle posait sa cigarette sur le bord d'un cendrier et frottait ses cheveux courts, encore humides sur la nuque. Le reste de sa chevelure était sec et une ligne rose sur son front indiquait l'emplacement de son bonnet de douche. Elle frottait ses cheveux pour les faire sécher, puis s'essuyait les doigts sur le col de son peignoir. Ensuite sa main glissait et s'arrêtait sur sa poitrine, où elle demeurait de manière à la recouvrir en partie, les doigts nichés sous son bras, au creux de l'aisselle. Lorsqu'elle arriva à la fin d'une page, elle reprit sa cigarette et en tira quelques bouffées, jusqu'à ce que la chaleur de son bout incandescent l'avertît qu'elle allait se brûler les doigts. Elle la reposa alors dans le cendrier et recommença à se frotter les cheveux.

Puis elle se leva et sortit de la pièce. Elle revint presque nue, vêtue d'une simple culotte et d'un soutien-gorge. Elle ne retourna pas vers la table, mais posa un genou sur une chaise près de la fenêtre et regarda la rue. Une sonnerie retentit, et elle alla répondre dans la cuisine.

« Allô... dites-lui de monter, s'il vous plaît. »

Elle se hâta vers la chambre et en ressortit vêtue d'une jupe de tweed et d'un cardigan de cachemire, de bas en laine fine et de brogues qui claquaient un peu. Une autre sonnerie retentit et elle ouvrit la porte.

« Salut, salut ! Comment va mademoiselle Stannard ? Comment va mademoiselle Stannard ?

– Bonjour, Jimmy », répondit la jeune fille.

Elle referma la porte. Aussitôt, il la prit dans ses bras et l'embrassa.

« Hmm. Pas de réponse », dit-il en jetant son chapeau sur une chaise et en s'asseyant avant elle.

Il tendit machinalement son paquet de cigarettes. Elle fit non de la tête.

« Café ? proposa-t-elle.

– Oui, volontiers, s'il est bon.

– Je l'ai fait moi-même et j'en ai pris deux tasses. Il est buvable.

– Si c'est toi qui l'as fait, tu es mauvais juge.

– En veux-tu, oui ou non ?

– Une goutte seulement. Un fond de tasse bien chaud pour le gentleman en costume bleu.

– Au fait, pourquoi ce costume bleu ? Tu n'as donc pas pu emprunter la voiture de ton copain Machin-chose ? Nous devons aller à la campagne. »

Elle jeta un coup d'œil à ses propres vêtements et à ceux du jeune homme. Il portait un complet de serge bleue, une chemise au col amidonné et des souliers noirs.

« Est-ce que tu as eu cette place à Wall Street dont tu parlais l'autre jour ?

– Non. Non, aux deux questions. Norman Goodman, qui est mon copain et ne s'appelle pas Machin-chose, ne m'a pas prêté sa voiture. D'ailleurs, tu le connais et l'autre soir tu l'appelais même par son prénom. Quant au boulot à Wall Street, je n'en parlerai même pas. Norman m'a téléphoné hier soir pour me dire qu'il devait conduire son père à une cérémonie de circoncision ou quelque chose comme ça.

– Son père est rabbin ?

– Mais non, ne sois pas si... Son père n'est pas rabbin. C'est moi qui ai inventé cette histoire de circoncision.

– Alors qu'allons-nous faire ? Je présume que personne d'autre ne t'a prêté de voiture. Par un si beau temps, nous aurions été très bien à la campagne.

– Je suis en fonds. Je pense que nous pourrions aller prendre un petit-déjeuner au Plaza, mais puisque tu l'as déjà pris... Je suis

supposé couvrir un sermon protestant, par un si beau dimanche de printemps. Je ne comprends pas pourquoi ils m'envoient sur place, puisque nous recevons le texte complet au bureau. Je me contente d'aller à ce foutu temple, et puis je retourne au bureau et recopie le sermon ou le mets en forme. Je n'ai qu'à trouver un titre, comme "La crise économique a réveillé la foi du peuple américain, déclare le révérend Makepeace John Meriwether (ne mettez pas de *a* sinon vous êtes viré), recteur de la cathédrale Saint-Patrick de l'Église méthodiste épiscopale libre, etc., etc." Pourrais-je avoir un peu de crème ?

– Je n'en ai plus. Du lait, ça ira ?

– Eh bien, tu as une sacrée silhouette, Isabel ! Bouge un peu, va jusqu'à la fenêtre, que je t'admire.

– Non, dit-elle en s'asseyant. Alors, qu'allons-nous faire, aujourd'hui ?

– Pas de Plaza ? Je suis en fonds.

– Et d'où te vient cette fortune ?

– J'ai vendu quelque chose au *New Yorker*.

– Vraiment ? Quoi donc ?

– Voilà à peu près un mois, je regardais par la fenêtre du dernier étage d'un building situé près de la tombe du général Grant et j'ai remarqué, de l'autre côté du fleuve, toute une colonie de bateaux. Sais-tu qu'en plein New York, des gens habitent leurs bateaux de plaisance tout l'hiver ? En réalité, ces bateaux ont le gaz et l'électricité, de la lumière et la radio, et sont montés sur pilotis, des pilotis de bois. Au printemps, on coupe toutes les amarres, un remorqueur les tire à l'eau, ils voguent jusqu'à Rockaway ou ailleurs, et vivent là-bas tout l'été. Je me suis dit que ça ferait une bonne histoire pour la rubrique "Nouvelles de la ville", j'ai creusé tout ça et j'ai envoyé un article. Hier j'ai reçu un chèque de trente-six dollars qui tombe à pic. On me demande d'en écrire d'autres.

– Et tu vas le faire, j'espère.

– Je voudrais bien, mais, crois-moi ou non, j'aurai bientôt un travail permanent et mon roman me prend beaucoup de temps.

– Ce roman avance-t-il ?
– À petits pas, à petits pas, comme le père Noël.
– Jimmy, je crois que je vais te quitter.
– Pour toujours ?
– Encore une déception comme aujourd'hui et ce sera pour toujours. Tu ne trouves pas qu'on serait mieux à la campagne par un aussi beau temps ? »

Elle se leva et se posta à la fenêtre.

« Viens voir ces types. Je ne me lasse pas de les regarder.

– Quels types ? Je suis trop bien assis pour me déranger et aller voir des types. Raconte-moi ce qu'ils font.

– Les types aux pigeons. Ils passent leur dimanche sur leurs toits à chasser les pigeons. La femme de ménage m'a expliqué pourquoi. Souvent, dans la confusion, les pigeons se trompent de groupe et reviennent plus nombreux qu'ils ne sont partis. Par exemple, celui qui en a dix-huit espère qu'il en revienne dix-neuf ou vingt, qu'aux siens s'en joindront un ou deux appartenant à quelqu'un d'autre. Ce n'est pas à *proprement parler* du vol.

– Mais tu ne voulais pas venir petit-déjeuner avec moi au Plaza ?

– J'ai déjà petit-déjeuné et toi aussi, si j'ai bien compris.

– Le meilleur petit-déjeuner de ma vie : jus d'orange, toasts et marmelade, café. Je pensais qu'on aurait pu manger des rognons, une omelette et des pommes de terre frites. Comme les Anglais. Mais si tu n'y tiens pas, tant pis. Je me disais juste que ce serait sympa, ou au moins que ça sortirait de l'ordinaire.

– Un autre jour, peut-être. Mais puisque tu insistes, je vais me changer et nous allons dépenser ton argent autrement.

– Je n'ai pas oublié que je te dois dix dollars.

– Eh bien ! Nous les dépenserons d'abord. Une minute, je me change. »

Resté seul, il ramassa quelques pages du journal et s'écria :

« Le *Times* ! Tu ne liras jamais rien de moi dans le *Times*. Pourquoi achètes-tu un journal pareil ? »

Mais elle avait fermé la porte de la chambre. Dix minutes plus tard, elle reparut.

« Hmm. Jolie. Jolie. Hmm.

– Ça te plaît ?

– La plus jolie robe que j'aie jamais vue. Et ce chapeau, adorable ! La mode de cette année me plaît beaucoup. Ces petits chapeaux sont si mignons ! Je crois qu'ils vont bien avec la manière dont tu te coiffes.

– En effet, mais dans ce cas précis tu tombes mal, une partie de mes cheveux est encore humide et j'ai l'air d'une gorgone. C'est ta faute ; je n'aurais pas pris de douche si j'avais su que nous n'allions pas à la campagne. J'aurais pris un vrai bain et mes cheveux seraient encore secs. Rappelle-moi de passer à la pharmacie...

– Mon amour, quel bonheur !

– ... pour acheter un bonnet de douche convenable. Jimmy, avant de sortir, il faut que je te répète, et pour la dernière fois, que je ne veux plus entendre de telles grossièretés. Je ne suis pas ta maîtresse et je ne suis pas une fille des rues. Je n'ai pas l'habitude d'entendre ça. Ce n'est pas drôle, personne ne m'a jamais parlé ainsi. Tu parles comme ça aux femmes qui travaillent dans les journaux ? Si c'est le cas, je suis certaine que ça ne doit pas toujours leur faire plaisir. Tu peux admirer ma robe sans passer au crible ma silhouette et...

– Et pourquoi donc, grands dieux ? Cette robe n'est-elle pas destinée à mettre ta silhouette en valeur ? Elle te va bien parce que tu as une jolie poitrine et tout. Alors pourquoi devrais-je me taire ?

– Tu ferais mieux de partir, lui dit-elle en retirant son chapeau et en s'asseyant.

– Très bien, je m'en vais. »

Il prit son chapeau, marcha à pas lents jusqu'à la porte de l'appartement, posa la main sur le bouton de la porte puis revint sur ses pas.

« Je ne t'ai pas rappelé.

– Je le sais, et tu n'as pas bougé. Pourtant je suis aussi incapable

de franchir cette porte que de sauter par la fenêtre. Pardonne-moi, s'il te plaît.

– Et tu recommenceras, de la même manière, pour les mêmes raisons. Puis tu demanderas pardon et je te pardonnerai. Chaque fois que je te pardonne, Jimmy, je m'en veux terriblement, parce que j'ai horreur de ces manières. Et je sais, je *sais* que tu me parles ainsi parce que tu crois que je fais partie de ces filles qui le méritent, et cette idée me rend malade. J'en ai assez !

– Chérie, ce n'est pas vrai. Tu n'es pas comme les autres filles. Tu es toi, Isabel. Vas-tu finir par me croire quand je te dis ce que je t'ai dit si souvent ? Que quoi que nous fassions, lorsque je te vois, le matin, le jour, avec d'autres, je suis ébloui en pensant que tu es ma petite amie. Ou que tu l'as été un jour. Tu es si jolie dans cette robe, avec ce chapeau. Je suis vraiment navré.

– Tu ne dirais pas des choses pareilles à Lib. Ou à Caroline.

– Je ne leur dirais ni ces choses-là ni d'autres. Je n'ai aucune raison de leur parler. Elles m'ennuient. Et puis sortons avant que je dise encore des sottises.

– C'est bien, embrasse-moi. Pas trop fort. »

Elle tendit la main. Il l'aida à se lever et l'attira vers lui.

« Mais c'est impossible. Comment ferais-je pour ne pas t'embrasser fort ? rit-il.

– Pas tout à fait impossible. Chaque chose en son temps, dit-elle en riant également.

– Et maintenant, je n'ai plus envie de partir.

– Nous sortons. Voyons si j'ai ma clé. »

Elle fouilla dans son sac.

« Oui, je l'ai. Oh, Jimmy, le rouge à lèvres ! Viens ici, que je l'efface. Ton mouchoir. »

Il tint la porte ouverte pour la laisser passer et, de sa main libre, fit derrière elle le geste de lui claquer les fesses, mais se garda bien de la toucher. Elle appuya sur le bouton de l'ascenseur qui monta en grognant et sifflant, puis dont la porte s'ouvrit.

« Bonjour, mademoiselle Stannard, la salua le liftier.

– Bonjour », répondit-elle.

Un étage plus bas, la cabine s'arrêta, un couple y entra. L'homme était exactement de la même taille que la femme, ce qui le faisait paraître plus petit.

« Bonjour, monsieur Farley, bonjour, madame Farley, dit le liftier.

– Bonjour », répondirent les Farley.

Personne dans l'ascenseur ne regardait son voisin. Tous se taisaient, les yeux fixés sur les épaules du liftier. Au rez-de-chaussée, Isabel indiqua d'un léger sourire qu'elle céda la priorité à Mme Farley, puis elle sortit. M. Farley, d'un geste du menton, rendit la politesse à Jimmy et ses yeux s'arrondirent de surprise lorsqu'il vit que ce dernier ne se faisait pas prier. Mais les Farley les rattrapèrent à la porte, devant laquelle leur chauffeur tenait la portière de leur auto grande ouverte. Cette voiture, une Packard quatre places décapotable, faisait un sacré bruit, un peu comme un hors-bord filant sur l'eau.

« Voir de pareilles têtes de clowns entrer dans cette voiture et être obligés d'aller à pied, c'est rageant, dit Jimmy. Mais qu'importe ! Tout cela va changer, tout cela va changer ! Sais-tu quel est l'événement le plus sensationnel dont on parlait à Union Square¹ avant-hier ?

– Je ne veux même pas le savoir.

– Je n'aime pas ce ton-là, non, vraiment je n'aime pas ce ton », dit-il.

Puis il se mit à siffler et elle l'accompagna en chantant : « *Take me back to Manhattan, that dear old, dirty, town.* »

Au coin de Madison Avenue, un énorme taxi Paramount faillit les renverser. Jimmy injuria le chauffeur qui répondit :

« Je te crache à la gueule ! »

Isabel et Jimmy entendirent distinctement sa cliente, une jolie

1. Lieu de harangues et de manifestations. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

filles enveloppées dans un manteau de vison, lui dire : « Allez-y, crachez-lui à la gueule ! »

Le taxi grilla le feu et disparut vers le sud.

« Jolie fille, dit Isabel, tu la connais ?

– Et comment la connaîtrais-je ? Visiblement, elle habite ce quartier. Dans le centre nous n'employons pas un tel langage.

– Non, évidemment, et pourtant je te ferai remarquer que le taxi se dirigeait vers le centre.

– Fort bien, comme tu veux. De mon côté, dans le genre désagréable, je mentionnerai le couple de l'ascenseur. C'est l'archétype de l'ancien élève de Princeton avec ses lunettes vissées sur le nez et son épouse toujours à son bras. Je parie que, là, ils sont en train de se chicaner dans leur jolie bagnole. J'aime encore mieux une fille qui crie à un chauffeur de taxi : "Crachez-lui à la gueule !" que ces gens polis qui attendent d'être seuls pour se sauter à la gorge.

– Voilà en quoi nos avis divergent. J'aime mieux vivre dans ce quartier parce qu'au moins les gens...

– Je n'ai rien dit contre les habitants de ce quartier, contre le fait de les avoir pour voisins. J'ai simplement dit que j'aimais mieux ce genre de fille – cette fille – que ces gens. Voilà tout.

– Et moi, je maintiens que j'aime *mieux* cet homme et cette femme, et d'ailleurs, je les connais. C'est un architecte.

– Au diable ces gens-là. C'est la fille qui m'intéresse.

– Une fille qui porte un manteau de vison en cette saison ne doit pas valoir bien cher.

– Le manteau suggère quand même le contraire. » Il se tut un instant, puis reprit : « Sais-tu à quoi je pense ? Non, évidemment, mais je vais le dire quand même. Promets-moi de ne pas te vexer... Je me disais qu'une forte attirance sexuelle devait nous pousser l'un vers l'autre, puisque nous sommes toujours ensemble alors que nous nous disputons sans cesse.

– Nous nous disputons par ta faute, parce que tu me parles mal. »

Il ne répondit pas et tous deux continuèrent à marcher en silence.

Quand venait le dimanche matin, Paul Farley n'aimait pas rester seul avec sa femme, de même que Nancy Farley n'aimait pas rester seule avec Paul. Les Farley étaient catholiques. Ils n'en faisaient point étalage et, lorsqu'ils s'étaient mariés, la plupart des carnets mondains consacrés à leur union n'avaient pas même mentionné que la cérémonie avait lieu en l'église Saint-Vincent-Ferrer. De Paul, on avait dit : « Il a fait ses études à l'école privée de Lawrenceville puis à Princeton. Il a combattu à l'étranger avec le grade de sous-lieutenant dans une compagnie d'artillerie affectée à la 27^e division. Il est membre de l'Association des anciens du 4^e escadron, du Club des anciens élèves de Princeton, et du Racquet and Tennis Club. » De Nancy, on avait dit : « Mlle McBride, membre de la Junior Ligue, a fréquenté les écoles de Brearley et de Westover. Elle a fait ses débuts dans le monde l'hiver dernier au Club colonial et, peu après, lors d'un bal des célibataires à Baltimore, dans le Maryland. »

Après leur mariage, ils eurent trois enfants coup sur coup, mais à la mort du troisième, une fillette, Nancy, qui avait vraiment désiré une fille, prit la première grande décision de sa vie. Jusqu'alors elle avait toujours obéi à quelqu'un, sa mère, dans une moindre mesure son père, sa nurse, sa gouvernante, ses professeurs, son confesseur. Elle avait été élevée dans une maison où régnait une atmosphère de sainteté, car le frère de son père était un ami intime de feu le cardinal Gibbons. Les McBride continuaient à se conduire comme des amis de cardinaux. Toute la maisonnée était pieuse, domestiques compris. Lorsque Nancy était entrée dans le monde, la demeure familiale arborait encore nombre d'images pieuses et, dans chaque pièce, se trouvait au moins un tiroir rempli de rosaires, chapelets, scapulaires, crucifix et autres médailles abandonnés. Les ouvrages du père Lasance, *Mon livre de prières*, *La Messe quotidienne* et d'autres livres de prières destinés

Enfin, la police annonça que ce commandant était mort en 1925 d'une crise cardiaque dans un train entre Saint Louis et Chicago. Son corps incinéré reposait au columbarium de cette ville. Par la suite, le Dr Reddington continua à lire les journaux de New York mais on n'y parlait plus d'un homme d'âge mûr. Fin août, le Dr Reddington cessa de lire les journaux et rejoignit sa famille, qui passait les vacances dans le New Hampshire. Les Reddington descendaient toujours dans les hôtels où il n'était pas permis aux femmes de fumer en public.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2020. N° 1500 (XXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE